

PETER MAY

roman

La trace du sang



ROUERGUE

Présentation

Lorsqu'il s'est mis au défi de résoudre quelques-unes des affaires jamais élucidées par la police française, Enzo MacLeod, l'enquêteur hors pair, était loin d'imaginer les conséquences sur sa vie. Or, alors qu'il se découvre atteint d'une forme de leucémie foudroyante, sa fille aînée, Kirsty, échappe miraculeusement à un attentat. Les ennuis ne font que commencer pour l'Écossais de Cahors, et la publicité faite dans la presse aux deux cas qu'il vient d'élucider coup sur coup n'est pas pour rien dans les menaces qui s'accumulent sur ceux qui lui sont chers. Mais lui reste-t-il assez de temps à vivre pour identifier un homme qui n'hésite pas à s'en prendre à ses propres filles ? Ce qu'il ignore encore, c'est que pour en venir à bout, il va lui falloir remonter vingt-deux années en arrière dans un petit village espagnol où une famille britannique séjourne avec ses trois enfants. Alors que les parents se sont absentés pour dîner, Richard, un garçon de vingt mois, disparaît.

Dans le troisième opus de sa série française, Peter May déploie tous les arcanes d'un complexe jeu de masques où le sang est le fil ténu qui mène à la vérité.

Peter May

Écrivain écossais, Peter May est l'auteur de la célèbre trilogie écossaise (*L'Île des chasseurs d'oiseaux*, *L'Homme de Lewis*, *Le Braconnier du lac perdu*). Francophile et francophone, établi dans le Lot depuis plus de dix ans, Peter May a situé en France sa série d'enquêtes Assassins sans visages dont deux premiers opus sont déjà traduits en français : *Le Mort aux quatre tombeaux* (2013, Rouergue en poche 2015) et *Terreur dans les vignes* (2014). Dans la collection Rouergue noir, son dernier roman paru est *L'Île du serment* (2014).

Dans la collection Assassins sans visages

Le Mort aux quatre tombeaux (2013)

Terreur dans les vignes (2014)

Dans la collection Rouergue noir

Trilogie écossaise

La Trilogie écossaise (2014, édition intégrale)

L'Île des chasseurs d'oiseaux

(2010, Prix Cézam des lecteurs 2011)

L'Homme de Lewis

(2011, Prix des lecteurs du Télégramme 2012)

Le Braconnier du lac perdu

(2012, Prix Polar International du festival de Cognac 2012)

Série chinoise

Meurtres à Pékin (2005, Babel, 2007)

Le Quatrième Sacrifice (2006, Babel, 2008)

Les Disparues de Shanghai (2006, Babel, 2008)

Cadavres chinois à Houston (2007, Babel, 2009)

Jeux mortels à Pékin (2007, Babel, 2010)

L'Éventreur de Pékin (2008, Babel, 2011)

Livre illustré

L'Écosse de Peter May (2013)

Image de couverture : © FELIX Alain/hemis.fr
Titre original : *Blacklight Blue*
© Peter May, 2008

© Éditions du Rouergue, 2015, pour la traduction française
www.lerouergue.com
ISBN : 978-2-8126-0914-5

Peter May

**LA
TRACE
DU SANG**

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille

ROUERGUE

Pour John, Iain et Suzanne.

*Nous sommes liés par le sang,
le sang est la mémoire sans le langage.*

Joyce Carol Oates, *Un amour noir*

Prologue

Espagne, juillet 1970

La veille, son regard avait croisé celui de la jeune femme. Au bord de la piscine. Le petit garçon était odieux ; il tenait à peine sur ses jambes mais ne pensait qu'à défier sa mère. Aucune importance. Elle avait décidé que ce serait lui.

— Il a faim, avait expliqué l'Anglaise avec un sourire fatigué. Son frère et lui sont toujours de mauvaise humeur quand ils ont faim.

— Un ventre vide rend tout le monde un peu grognon.

Elle avait pris sa défense, comme s'ils étaient déjà liés. La mère se souviendrait de cette conversation jusqu'à la fin de ses jours. Sans comprendre.

Il était alors midi. De l'autre côté de la baie ensoleillée, l'enchevêtrement des maisons aux toits rouges serrées autour de l'église se reflétait dans l'eau turquoise.

À présent, tout juste deux heures après le coucher du soleil, la surface de la mer blanchie par la lune commençait à disparaître derrière les collines sombres. Le calme ressenti avant l'action cédaît la place à une peur frisant la panique. Il y avait du sang partout. Sur ses mains, sur le volant. Un moment d'inattention, sa joue effleurée par un ongle fraîchement coupé.

Depuis la terrasse plongée dans le noir, elle avait vu les parents attablés au restaurant qui donnait sur la piscine. Vin, rires. Ses murmures apaisants avaient été superflus. Le petit garçon s'était

déjà rendormi dans ses bras, abandonnant par terre son panda en peluche couvert de sang.

Les lumières de Llança s'effacèrent du rétroviseur. La route descendait en lacets au milieu de la forêt de pins parasols dont la canopée masquait le ciel ; elle longeait ensuite une succession de caps d'où l'on pouvait de nouveau apercevoir la Méditerranée. Bientôt, l'immense gare de Portbou apparut, avec ses ponts roulants. Limite de la ligne invisible au-delà de laquelle tout changerait. Langage. Culture. Avenir. Passé.

La frontière se trouvait en haut d'une longue montée, à la sortie de la ville.

C'était le moment qu'elle redoutait le plus. Côté espagnol, il n'y avait personne ; une lampe brillait à l'intérieur du poste de douane, mais il était vide. Côté français, elle trouva la barrière baissée. Un douanier à moitié endormi leva les yeux de son bureau lorsqu'elle s'arrêta à hauteur de la vitre coulissante. Les doigts poisseux de sang, elle chercha son passeport. Qu'allait-elle lui dire ? Si elle tendait ses papiers, il se souviendrait forcément de son passage lorsque l'alerte serait donnée. Or, sans rien demander, il leva la barrière et fit signe de passer. Il ne vit ni le sang, ni le passeport, ni le bébé endormi dans un couffin sur la banquette arrière.

Elle avait réussi. L'avenir s'ouvrait devant elle.

Quatre-vingt-dix minutes plus tard, elle dépassait l'entrée du centre d'entraînement, remontait la route étroite et sinueuse bordée de plantes grimpantes en fleurs, et gara sa voiture devant la petite maison bâtie au bord de la falaise. Elle était arrivée chez elle. Avec un enfant. Et passerait les seize prochaines années à en faire un tueur.

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

Paris, février 1992

Yves regardait les voitures bloquées sur le boulevard, dans le froid glacial. L'embouteillage s'étendait à perte de vue, bien au-delà du carrefour. Il avait l'impression de sentir la frustration des conducteurs piégés dans leurs véhicules s'élever vers lui en même temps que la pollution crachée par les pots d'échappement. L'air de la ville ne lui convenait pas. Il était temps d'en changer.

La longue sonnerie monotone du téléphone fut interrompue par une voix :

- Allô, oui ?
- Salut, c'est moi.
- Ah, bien.

La voix semblait tendue.

Yves, lui, était très calme, et chacun de ses mots prononcés avec l'assurance tranquille d'un soldat dont le fusil automatique crache ses balles dans le ventre d'un homme désarmé.

- Je suis désolé de ne pas avoir appelé hier. J'étais à l'étranger.

Il ne savait pas trop pourquoi il éprouvait le besoin de donner des détails. Cela paraissait peut-être plus naturel. Plus familier.

- En Angleterre, ajouta-t-il. À Portsmouth. Voyage d'affaires.
- Et alors ? En quoi ça me concerne ?

L'autre était agacé, maintenant.

— Je pensais que tu te demanderais pourquoi je n'avais pas appelé.

— Eh bien, voilà, c'est fait, vous m'appelez.

— J'allais te proposer demain après-midi. Trois heures. Ça te va ?

— Où ?

— Chez toi.

Il perçut la réticence de son interlocuteur.

— Je préfère les lieux publics, vous le savez.

— Écoute-moi, il faut qu'on parle.

S'il y avait une menace dans l'intimité forcée du tutoiement son interlocuteur ne parut pas la saisir. Un soupir se fit entendre à l'autre bout de la ligne.

— Vous savez où j'habite ?

— Bien sûr.

— Bon, d'accord, trois heures.

— Parfait.

Il rentra l'antenne de son téléphone portable et constata que la circulation était toujours au point mort.

L'appartement de Lambert se trouvait au deuxième étage d'un immeuble récemment rénové du treizième arrondissement. Un système électronique tout neuf avait été installé pour éviter d'embaucher un concierge. Ce qui signifiait que personne, en dehors de Lambert, ne le verrait arriver. Et que personne, pas même Lambert, ne le verrait repartir.

— Oui ? crachouilla l'interphone encastré dans le mur.

— C'est moi.

Yves ne disait jamais son nom s'il n'y était pas obligé.

La serrure bourdonna. Il entra.

Lambert l'attendait sur le palier, devant la porte ouverte de son appartement. C'était un jeune homme étrange, maigre, excessivement pâle, aux fins cheveux coupés assez court. Des cernes noirs assombrissaient encore ses yeux marron. Ses doigts osseux serrèrent mollement la main gantée d'Yves.

— Entrez, dit-il en scrutant l'escalier comme s'il craignait d'être vu.

La baie vitrée du salon donnait sur le parc – sans aucun vis-à-vis, donc. Un canapé avachi et deux fauteuils ayant connu des jours meilleurs cachaient leur misère sous des étoffes colorées. Une odeur désagréable d'ail et de café échappée de la cuisine se mêlait à la puanteur du tabac froid. Yves sentit sa gorge se serrer lorsque Lambert prit une cigarette :

— Non, ne faites pas ça.

L'autre lui jeta un regard méfiant et, à contrecœur, remit la cigarette dans le paquet.

— Café ?

— Pourquoi pas ?

Il disparut dans la cuisine. Yves se pencha sur l'accoudoir du canapé et avisa le nombre incroyable de grains de poussière en suspension dans le pâle rayon de soleil qui tombait en oblique vers le sol. Il s'efforça de respirer calmement. Ses yeux bleus, tout d'abord irrités, commencèrent à larmoyer.

Le jeune homme réapparut avec deux petites tasses de café qu'il posa sur la table. Yves se pencha en avant, ajouta un sucre dans la sienne et tourna sa petite cuillère jusqu'à ce qu'il ait entièrement fondu.

— Vous ne voulez pas enlever votre manteau ? demanda Lambert en s'asseyant dans un fauteuil, le regard fixé sur son visiteur en train de porter la tasse à ses lèvres.

— Je ne reste pas longtemps.

Puis, regardant les mains d'Yves :

— Vous pourriez au moins retirer vos gants ?

— Non. J'ai une forme de psoriasis qui m'oblige à m'enduire les mains de crème. Je les garde pour les protéger.

Yves but une gorgée de café – amer, au goût désagréable – et regretta de ne pas avoir refusé. Cela ne faisait que repousser le moment.

— Bon, alors, de quoi devons-nous discuter ? lança Lambert, impatient d'en finir.

Mais Yves ne l'écoutait pas. Autour de ses poumons, l'étau se resserrait. Sa gorge enflait. Le sang pulsait dans ses artères. Les larmes débordèrent sur ses joues, en même temps que le café de la tasse qu'il reposait sur la table. Il se mit à tousser et à éternuer. La bouche grande ouverte, les yeux élargis par la panique, il leva une main devant son visage, comme sa mère le lui avait seriné pendant toute son enfance. *Mets ta main devant ta bouche quand tu tousses ! Garde tes microbes pour toi !* L'espace d'un instant, il crut que Lambert, ayant deviné l'objet de sa visite, avait versé du poison dans son café. Mais non, ces symptômes n'étaient que trop familiers.

Il pouvait à peine respirer. À travers ses larmes, il vit le jeune homme se lever en demandant d'une voix inquiète :

— Ça ne va pas ? Qu'est-ce qui vous arrive, bon sang ?

Yves se força à inspirer, puis à expirer, et bredouilla :

— Il y a... un animal... ici ?

— Bien sûr que non. Mais, qu'est-ce vous avez, enfin ?

Au moment où Yves réussissait tant bien que mal à se mettre debout, l'autre se précipita pour l'empêcher de tomber. C'était le moment ou jamais. Il agrippa le bras maigre tendu vers lui et se jeta de tout son poids en avant. Les deux hommes roulèrent ensemble sur la table basse, d'abord, puis par terre. Yves avait le dessus, mais il ne voyait plus rien ; mucus et salive jaillissaient de sa bouche et de son nez tandis que son corps tout entier luttait contre les toxines avec lesquelles son propre système immunitaire attaquait ses voies respiratoires.

Lambert criait, se débattait. Les mains gantées d'Yves tâtonnèrent à la recherche du visage, et du cou, qu'il serra. Ses forces faiblissaient, cependant ; il relâcha la pression pour saisir la tête, et sentit le souffle rauque du jeune homme sur sa joue avant que ses mains ne trouvent la prise idéale, une paume à plat sur le visage de l'adversaire, l'autre derrière le crâne. Ce fut facile, malgré tout. Une torsion rapide. Le claquement de la vertèbre désarticulée. Le bord aigu de l'os se détacha du cartilage avant de sectionner la moelle épinière. Le corps de Lambert devint tout mou. Yves roula sur le côté, essaya de reprendre son souffle. S'il s'évanouissait maintenant, il y avait de

fortes chances pour qu'il ne se réveille plus. Jamais il n'avait connu de crise aussi grave.

Au prix d'un effort surhumain, il parvint néanmoins à se mettre à genoux, fouiller la poche de son manteau, refermer les doigts sur le flacon.

Comment était-il parvenu jusqu'à la cuisine, comment avait-il eu la force d'avaler les comprimés malgré sa gorge enflée, il l'ignorait. Il entendit simplement le verre se casser en tombant dans l'évier, les pilules crépiter en rebondissant sur le carrelage. S'il ne sortait pas au plus vite de cet appartement, il mourrait aussi sûrement que l'homme qu'il était venu tuer.